

11481  
*LES SOUPIRS*

*DU CLOÎTRE.*

PLATE 1

PLATE 1



*LES SOUPIRS*  
*DU CLOITRE,*

*OU*

LE TRIOMPHE DU FANATISME.

*É P I T R E*

De feu M. GUYMOND DE LA TOUCHE,

*A M. D. M \* \* \* \** K



A L O N D R E S,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

---

M. DCC. LXVI.





---

---

A V I S  
*DES ÉDITEURS.*

**L** seroit à souhaiter que tous les Gens de Lettres s'accordassent à publier les Pièces fugitives qu'ils possèdent & qui leur ont paru mériter d'être recueillies : l'histoire de notre Littérature se trouveroit enrichie par ce moyen d'un grand nombre de productions en tout genre, qui ne sont pas dignes de l'oubli dans lequel elles se perdent ; & le mérite particulier de ceux qui les ont composées ne pourroit manquer de ga-

gner beaucoup à être saisi sous les différens points de vue sous lesquels il s'est présenté. Nous croyons pouvoir hasarder cette idée, qui tourneroit à la fois à l'avantage des Lettres & de ceux qui les cultivent, dans un tems sur-tout, où l'empressement que l'on montre à se procurer tout ce qui paroît de nouveau, produit un effet tout contraire à ces vues ; c'est pour nous y conformer que nous publions aujourd'hui **LES SOUPIRS DU CLOÎTRE**, ouvrage posthume de M. Guymond de la Touche. Le nom de l'Auteur, les espérances qu'on avoit conçues de ses talens, les regrets des Gens de Lettres sur sa mort, le mérite même de cette production, tout enfin nous a

## DES ÉDITEURS. *vij*

fait regarder ce morceau comme précieux. On y trouvera la même facilité, le même sentiment, la même vigueur, & ce coloris flatteur qu'on a remarqué dans l'Épître à l'Amitié.

M. Guymond de la Touche, qui craignoit d'indisposer contre lui une Société qui a joui long-tems d'un très-grand crédit, n'osa point livrer à l'impression un poëme où il se trouvoit des traits défavantageux pour elle; mais cette Société étant détruite & l'Auteur lui-même n'existant plus, on a cru que les raisons qui avoient empêché qu'on ne publiât cet ouvrage, devoient cesser aussi.

Une remarque que nous ne pou-

*b ij*

vons nous empêcher de faire ici,  
c'est qu'en marge du vers

Tyrans du repos & des loix,  
qu'on lit à la page 24 de cet imprimé, il se trouvoit dans le manuscrit, un morceau tiré du Chapitre VI du Livre IV de l'Esprit des Loix. Ce morceau contient l'Eloge du gouvernement qu'avoient établi les Jésuites au Paraguai ; il y fait un contraste trop singulier avec les idées de l'Auteur du poème, pour n'être pas cité en entier.

« Le Paraguai, dit M. de Montesquieu, peut nous fournir un autre  
» exemple *d'un gouvernement sage.*  
» On a voulu en faire un crime à la  
» Société, qui regarde le plaisir de

## DES ÉDITEURS. ix

---

» commander comme le seul bien de  
» la vie ; mais il fera toujours beau  
» de gouverner les hommes en les ren-  
» dant plus heureux.

» Il est glorieux pour elle d'avoir  
» été la première qui ait montré dans  
» ces contrées l'idée de la religion,  
» jointe à celle de l'humanité. En ré-  
» parant les dévastations des Espa-  
» gnols, elle a commencé à guérir  
» une des grandes plaies qu'ait encore  
» reçues le Genre Humain.

» Un sentiment exquis qu'a cette  
» Société pour tout ce qu'elle appelle  
» honneur ; son zèle pour une religion  
» qui humilie bien plus ceux qui l'é-  
» coutent, que ceux qui la prêchent,  
» lui ont fait entreprendre de grandes

» choses, & elle y a réussi. Elle a re-  
» tiré des bois des peuples dispersés,  
» elle leur a donné une subsistance as-  
» surée, elle les a vêtus ; & quand  
» elle n'auroit fait par-là qu'augmenter  
» l'industrie parmi les hommes, elle  
» auroit beaucoup fait ».

Ce morceau, écrit d'une autre main, étoit sans doute une apostille de la personne à laquelle les Soupirs du Cloître étoient adressés.

Le succès d'Iphigénie en Tauride avoit annoncé les talens de M. Guymond de la Touche d'une manière assez éclatante ; une action simple & naturelle, des scènes liées avec art, des morceaux pleins de chaleur & d'éloquence, & sur-tout cette admi-



## DES ÉDITEURS. *xj*

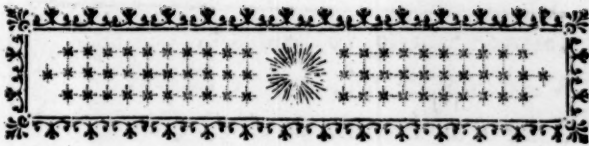
---

nable scene de l'amitié, où Pylade & Oreste se disputent la gloire de mourir l'un pour l'autre, avoient fait excuser dans cette Tragédie un style incorrect, des vers durs & forcés, & un dénouement sans effet. Ces défauts n'avoient pas empêché les Connoisseurs de regarder M. Guymond de la Touche comme un des soutiens de la scene françoise. Il avoit commencé une tragédie de Regulus, dont il n'a laissé que les quatre premiers actes. Nous souhaiterions pouvoir indiquer ici les différentes pieces fugitives en vers & en prose, dont il est auteur. Nous avons vécu avec lui, & nous pouvons avancer qu'elles étoient en grand nombre & qu'il avoit

*xij* AVIS DES ÉDITEURS.

composé plusieurs discours latins & françois qui lui feroient honneur ; qu'il donna à Rouen en 1748, une comédie pleine d'esprit & de saillies, qui l'exposa à quelques désagréments, les Jésuites, chez lesquels elle fut représentée, ayant cru reconnoître que quelques-uns d'entr'eux étoient l'objet de toutes les plaisanteries qui la firent accueillir.

*LES*



*LES SOUPIRS*  
*DU CLOÎTRE,*

*O U*

LE TRIOMPHE DU FANATISME.

*É P I T R E*

A M. D. M \* \* \* \*

DU fond d'un Cloître solitaire,  
Toujours pour moi trop étranger,  
Ma Muse, esclave involontaire,  
Victime d'un goût passager,  
De la monachale indolence

A

Interrompant le vil sommeil,  
Vient près de toi, dans le silence,  
Jouer d'un moment de réveil. . .

HEUREUX mortel! . . . tu n'as pour maître,  
Pour loi, que le présent desir;  
Libre; tu jouis de ton être  
Dans le calme d'un doux loisir:  
Ton cœur des soins n'est point la proie.  
Entre l'innocence & la joie,  
Dans le tissu de tes beaux jours,  
Tu vois mêler l'or & la soie,  
Que la main des heureux Amours,  
Pour la trame des Dieux, emploie;  
Tandis que sur moi se déploie  
Des maux l'interminable cours.

DES traits d'un riant badinage,  
Ma main, sous l'œil de l'agrément,  
Vouloit t'en nuancer l'image,

Des doux rayons de l'enjouement  
En éclaircir l'épais nuage,  
Et t'en faire un amusement.  
Mais dans ces lieux, séjour des glaces,  
Loin de ces bords toujours fleuris  
Où folâtre l'essein des Graces  
Avec leurs plus chers favoris,  
Les Anacréons, les Horaces ;  
Loin de leurs atteliers chéris,  
Où tu dessines sur leurs traces,  
Entre Bacchus & ton Iris ;  
Au sein des pleurs, dans les disgraces,  
Trouve-t-on les pinceaux des Ris ?  
Voit-on l'aimable Philomele,  
Même au retour des doux Zéphyr,  
Quand tout reprend l'être pour elle,  
Les fleurs, les beaux jours, les plaisirs,  
Chanter, dans sa douleur fidelle,  
Sur d'autres tons que les soupirs ?  
Le Rival trop charmant d'Auguste .

Put-il, dans son exil injuste,  
Se faire un jeu de ses malheurs,  
Et plein d'une folâtre ivresse,  
Aux chers objets de sa tendresse  
Offrir, environné de fleurs,  
Sous la coupe de l'allégresse,  
Le calice de ses douleurs?  
Mais si dans des couleurs brillantes  
Je ne puis tremper mon pinceau,  
Ni par des images riantes  
T'adoucir le deuil du tableau;  
Si je ne puis, d'aimables roses,  
Par le souffle des Ris écloses,  
Entrelacer mes noirs cyprès,  
Du moins je t'offrirai les traits  
D'une raison mâle, intrépide,  
Qui, s'élançant d'un vol rapide,  
Loin de tout sentier fréquenté  
Du peuple & du cagot stupide,  
Cherche & saisit la vérité.



## DU CLOITRE.

---

5

Du sein des profondes ténèbres,  
Qu'autour de mon front les douleurs  
Forment de leurs voiles funebres,  
Empreints des plus noires couleurs,  
Tels qu'à travers l'obscur nuage,  
Qui dans ses flancs porte l'orage,  
Tu verras sortir des éclairs,  
Des traits de force & de lumière,  
A tes yeux au jour entr'ouverts,  
Dissipant la vapeur grossière  
Des mensonges de l'univers.

MAIS n'attends pas qu'armé de doute,  
J'aïlle, rival ambitieux,  
Marcher dans l'orgueilleuse route  
De ce mortel audacieux,  
Qui, de la fange de la terre,  
Ébranla le trône des Dieux,  
Leur ôta des mains le tonnerre,  
Et les fit descendre des cieux;

Et qui, foulant aux pieds la Parque,  
Dans son ardeur brisa la barque  
De l'inexorable Caron,  
Et noya l'inferral Monarque  
Dans les noirs flots de l'Achéron.

DANS mon effor, sagement libre,  
Je saurai garder l'équilibre;  
Ami du vrai, suivant ses pas,  
Voler, sans lui donner atteinte,  
Et me renfermer dans l'enceinte,  
Qu'aux Sages prescrit son compas.

O trop heureux qui, dès l'enfance,  
Croissant sous l'œil de la raison,  
Prend son effor en assurance  
Au-delà du sombre horison  
De la populaire ignorance,  
Sans être atteint de son poison!  
Semblable à la tige naissante

Qui, sous un cedre fortuné,  
Echappe à la rage impuissante  
De la tempête mugissante,  
Et de l'Aquilon déchaîné.

SORTANT des mains de la Nature,  
L'Erreur me reçut dans ses bras;  
Son poison fut ma nourriture,  
Et je formai mes premiers pas  
A l'appui de son imposture.  
De ma raison l'obscur flambeau  
Ne jettoit qu'un jour pâle & sombre,  
Et nageoit encore dans l'ombre  
Et de l'enfance & du berceau,  
Lorsque je vins grossir le nombre  
De son méprisable troupeau.  
Suivant ses dangereux vestiges,  
Et m'exilant de l'univers,  
Ebloui par ses vains prestiges,  
Je cours lui demander des fers.

J'entre dans son temple homicide,  
J'embrasse l'autel parricide,  
Du meurtre des Rois ruisselant,  
Où du barbare Fanatisme  
Reposoit le couteau sanglant,  
Sous la garde du bigotisme :  
Je le saisis, pâle & tremblant ;  
Et sans songer au sacrifice  
Que m'arrachoit son artifice,  
Pensant plaire au Ciel irrité,  
Aux pieds de l'inférieure idole,  
Dévot & furieux, j'immole  
La nature & l'humanité.

CHERS & puissans moteurs du monde,  
Plaisirs, doux alimens des cœurs,  
O volupté ! source féconde  
De vie & de charmes vainqueurs !  
Amour, qu'on chérit à tout âge,  
Beaux arts, ame de nos loisirs,

Tendre

Tendre amitié, trésor du Sage,  
Qui suffirois à mes desirs!  
Folâtres jeux, aimable joie,  
Propos légers, rians festins,  
Qui répandez l'or & la foie  
Sur la trame de nos destins!  
Vous, qu'on nous peint enfans du crime,  
Par un crime plus odieux,  
Vous fûtes, sages dons des Dieux,  
Les fleurs dont j'ornai la victime.

HÉLAS! dans ce cruel moment  
Je vous sacrifiai sans peine:  
Sourd à votre voix souveraine,  
J'en ignorois l'enchantement.  
Dans les ombres flottoit encore  
De mon printems la foible aurore,  
Et dans mon cœur, pour mon tourment,  
Ses pleurs n'avoient point fait éclore  
L'heureux germe du sentiment.

Telle, dans son bouton captive,  
La rose ignore les soupirs  
De l'onde à regret fugitive,  
Les doux baisers, l'ardeur plaintive  
Des papillons & des zéphyr.

CEPENDANT l'âge, mon étoile  
Rompt le charme, brise le voile  
Sur mes foibles esprits rendu :  
Mes yeux appesantis s'entr'ouvrent  
Au nouveau jour qui m'est rendu,  
Et, d'un regard tremblant, découvrent  
L'abîme où j'étois descendu.  
Ciel ! je me crus alors perdu  
Dans ces bois sombres & terribles,  
Peuplés de fantômes horribles,  
Faisant du jour pâlir les traits ;  
Lieux abhorrés de la nature,  
Par l'ignorance & les forfaits  
Voués au Dieu de l'imposture,



Sous l'affreux nom de Theutatès,  
Où, sous les ombres homicides  
D'un vaste & lugubre cyprès,  
La Fourbe assembloit les Druïdes  
De nos ayeux tyrans secrets,  
Au Ciel, pour fléchir sa puissance,  
Offrant sous un couteau mortel  
Les entrailles de l'innocence  
Fumantes sur un vil autel.

CÉDANT à l'horreur qui m'entraîne,  
D'un lieu si noir je veux sortir. . . .  
Soudain, par une triple chaîne,  
Je sens mes pas s'appesantir. . . .  
Je m'agite, je me démène. . . .  
Mais mon propre effort me ramène  
Accablé d'un vain repentir.

PAR un ferment illégitime,  
A ma foible enfance arraché,

De ma crédulité victime,  
Enfin je me vois attaché  
Au joug impérieux du crime,  
Sous la Religion caché;  
Par lui, dépouillé de mon être,  
Du don de penser, de connoître,  
Et du plaisir d'être touché;  
Au sein des pleurs, qui m'ont vu naître,  
Dormant sur la cendre couché;  
Joignant aux mœurs du fier Sarmate  
Le vil néant de l'automate;  
Du rang des hommes retranché;  
Les sens flétris, l'ame obscurcie,  
Hâtant la trame raccourcie  
D'un reste de jours reproché.  
Semblable, dans ma destinée,  
A la feuille pâle & fanée  
D'un lys sur sa tige penché,  
Sous la main de Flore étonnée,  
Par un noir souffle desséché.

TEL j'étois, tel je suis encore,  
Ne respirant que pour souffrir,  
Jouet du trépas que j'implore,  
Qui fuit, & vient toujours s'offrir.  
Vieilli, glacé par la tristesse,  
Sans plaisir, sans goût, sans penchant,  
Dans l'aurore de ma jeunesse,  
Je semble atteindre mon couchant.  
Mais sur quels traits ma main s'arrête !  
Pourquoi déployer sur les fleurs  
Qu'entre les jeux l'Amour t'apprête,  
Le nuage de mes douleurs ?  
Pourquoi répandre l'amertume  
Du poison lent qui me consume,  
Sur la mousse des vins chéris,  
Qu'au frais, sous des myrthes fleuris,  
De tes amours suivant les traces,  
La volupté, par ton Iris,  
Dans le deshabillé des Graces,  
Te verse avec un doux souris ?

QUE sert le deuil que je t'inspire ?  
Ton cœur sensible en vain soupire,  
Et fort de son enchantement ;  
Tes pleurs, tes soins, foible ressource,  
Jamais ne tariront la source  
De mes malheurs, de mon tourment.

FILLE du Ciel, suprême oracle,  
Seule tu peux, sage raison,  
Enfanter ces heureux miracles,  
Porter le jour dans ma prison.  
Replonge au sein de la poussière  
L'erreur, le Dieu de l'univers ;  
Confonds l'illusion grossière,  
Par qui sont consacrés mes fers ;  
Descends pour un moment du trône  
D'où tu dictes au Nord tes loix,  
Où tu regnes sous la couronne  
D'un Roi qui fait aimer les Rois.  
Parois, d'éclairs environnée ;

Darde les feux d'un rayon pur  
Sur ma patrie infortunée :  
Aux nuages d'un soir obscur,  
D'une brillante matinée  
Fais succéder l'or & l'azur.  
Viens, détruis l'absurde chimere  
D'un préjugé contagieux,  
Sur qui l'avarice, sa mere,  
Jette un voile religieux.  
Que le beau jour de la Nature,  
Ce jour dans nos cœurs éclipsé  
Par les vapeurs de l'imposture  
Et du mensonge intéressé,  
S'épure au feu de ta lumière,  
Regne dans sa clarté première,  
Sur son char vermeil élançé ;  
Et que, par ta main dégagée,  
La liberté, source des biens,  
Des ténèbres sorte vengée :  
Qu'à ses pieds tombent ses liens ;

Que sur leurs débris érigée,  
Elle ne soit plus engagée  
Sous d'autres fers que sous les tiens.  
Viens, mon espoir, aimable Reine,  
Parois, bienfaisante Syrene;  
Parle; que les accens vainqueurs  
De ta voix pure & souveraine  
Frappent les sens, s'ouvrent les cœurs. . . .

MAIS que dis-je? . . . Vain & crédule,  
Follement superstitieux,  
On craint, on se fait un scrupule  
Sacrilégement ridicule  
D'écouter l'organe des Dieux.  
Le Sage ose à peine être sage:  
Conduit par la réflexion,  
S'il sort du cercle de l'usage;  
Si son esprit, sans passion,  
S'élève au-dessus du nuage  
De l'aveugle prévention,

Autour



Autour de lui gronde l'orage,  
Frémit la persécution,  
Qu'assemblent, dans leur folle rage,  
L'erreur, la superstition.  
Tel fond sur vous, charmante abeille,  
De noirs frelons un vil essain,  
Quand un tendre soix vous éveille,  
Et vous ramene, dans le sein  
De la rose jeune & vermeille,  
Ravir les trésors du matin.

O regrets ! ô fureur extrême ! . . .  
Quel peuple nombreux de Héros,  
Avoués sages du Ciel même,  
Je vois troublés dans leur repos ! . . .  
Avilis, frappés d'anathème,  
Accusés d'être les suppôts  
De l'impiété, du blasphème,  
Pour venger la vertu suprême  
Des attentats des faux dévots ! . . .

---

SERONS-NOUS toujours automates?

Jamais n'oserons-nous penser?

Fuyant la raison des Socrates,

Toujours dans des routes ingrates,

Marcherons-nous sans nous lasser?

VERRAI-JE toujours l'ignorance

Nous offusquer de son bandeau,

Éterniser dans nous l'enfance,

Toujours nous tenir au berceau,

Et par la main, sans résistance,

Nous conduire dans le tombeau?

D'une main superstitieuse,

La verrai-je sur nos autels

Placer l'erreur ambitieuse

A côté des Dieux immortels;

Nous les défigurer eux-mêmes,

Ces Dieux, dans leurs bontés suprêmes,

Nous les peindre sous ses couleurs,

Tyrans, heureux de nos douleurs,

Entourés de pâles victimes,  
D'éclairs, de foudres & de feux,  
Armés, moins pour punir les crimes,  
Que pour faire des malheureux;  
Changeant dans leurs sombres caprices  
Leurs biens, nos plaisirs, en forfaits;  
Attachant d'éternels supplices  
A l'usage de leurs bienfaits?  
La verrai-je plus ennemie  
Des hommes, que du Ciel ami,  
Éteindre des arts les flambeaux,  
Briser les pinceaux des Apelles,  
Et l'aiguille de leurs rivaux;  
Anéantir sous leurs travaux  
Les Vitruves, les Praxitelles;  
Flétrir les graces immortelles  
Des Fénétons & des Boileaux;  
Brûler dans les fruits de leurs veilles  
Les Molières & les Corneilles,  
Et les Lullis & les Quinauts;

Et dans l'implacable furie  
De son zele aveugle, emporté,  
Condamnant l'or & l'industrie,  
Les noms de pere & de patrie,  
Vouloir dans un froc détesté  
Enfévelir l'humanité?

ROUGISSONS enfin d'être esclaves:  
Brisons les coupables entraves  
D'une lâche timidité:  
Osons être ce que nous sommes:  
Hommes, osons penser en hommes.

Sur l'île de la liberté,  
Conduits par la sage Nature,  
Volons du sein de l'imposture  
Dans les bras de la vérité.  
Allez, fanatiques Druïdes,  
Fougueux Ministres de l'erreur,  
Semez, Apôtres intrépides,

Par l'organe de la terreur,  
Vos dogmes saintement stupides,  
Forgés au sein de la fureur.  
Ma raison règle mon hommage:  
Je contemple dans son miroir  
De mon Auteur l'auguste image,  
Et son essence & mon espoir. . . .  
Dévots, il n'a point votre rage.  
Père tendre, ami généreux,  
Il m'aime, il chérit son ouvrage,  
Et me forma pour être heureux. . . .

D'UNE main sagement hardie  
Faut-il ici lever le fard,  
Dont l'hypocrite perfidie  
Masqua leur visage avec art ?  
Pour les confondre, pour t'instruire,  
Faut-il à tes regards tremblans,  
Des ombres de la nuit produire  
La liste des meurtres sanglans

Commis par leurs mains sacrilèges,  
Autorisés par leurs arrêts,  
Du Ciel vengeant les privilèges,  
Pour mieux venger leurs intérêts?

FAUT-IL offrir à ta mémoire  
Ces jours de sang, ces jours d'horreur,  
Ces jours, l'opprobre de l'histoire,  
Le triomphe de leur fureur,  
Où, sans remords, sans épouvante,  
Ces respectables scélérats  
Osoient mettre le Ciel en vente,  
Pour d'infames assassinats;  
Prêchant le blasphème à la bouche,  
Sur un tas d'hommes expirans,  
Au peuple crédule & farouche,  
Le meurtre & l'amour des Tyrans;  
Où l'un d'entr'eux, moins politique,  
Brûlant de signaler sa foi  
Par un parricide héroïque,



Descend de l'autel sans effroi,  
Et marche en pieux catholique  
Poignarder humblement son Roi?

FAUT-IL, errant loin de la France,  
T'ouvrir ces sanglans Tribunaux,  
Temples voués à la vengeance,  
Éclairés de pâles flambeaux,  
Baignés des pleurs de l'innocence,  
Où sur la cendre & les tombeaux,  
Avec l'aveugle intolérance,  
Entre le crime & l'ignorance,  
Président ces sacrés Bourreaux,  
Qui, pour venger le Ciel qu'ils jouent  
Sous l'ombre d'un zèle apparent,  
Brûlent les mortels qui le louent  
Dans un langage différent?

FAUT-IL passer en Angleterre,  
D'où leurs forfaits les ont bannis,  
Chercher les traces du tonnerre,

Qu'au sein du temple de Thémis  
Leur main renferma sous la terre,  
Pour engloutir, las de la guerre,  
Le Roi, l'Etat, leurs ennemis;  
Jugeant, dans leur fureur barbare  
Pour qui peut venger la Tiare,  
Tout attentat juste & permis?

SANS leur chercher si loin des crimes,  
Faut-il, sous la dévotion,  
Te les montrer sourdes victimes  
D'une profane ambition;  
Artisans d'intrigues subtiles,  
En tortueux replis fertiles,  
Tyrans du repos & des loix,  
Aussi dangereux qu'inutiles;  
De la poussière de leurs toits  
Rampant, audacieux reptiles,  
Jusques dans les conseils des Rois?

Conservant

Conservant un cœur mercénaire,  
Malgré leur ferment solemnel.

FAUT-IL les voir du sanctuaire  
Nous faire un marché criminel,  
Trafiquer du Dieu qu'ils adorent,  
Vendre, au même tems qu'ils l'implorent,  
Son sang qui coule sur l'autel;  
Par des ressorts illégitimes  
Respectés des Rois prévenus,  
S'approprier les revenus  
De tant de Héros magnanimes,  
Du trône honorables victimes,  
Dans l'ombre expirant inconnus;  
Ou bien, conduits par la bassesse,  
En vils frélons, errer sans cesse  
Sous l'habit de la pauvreté,  
Du peuple taxer la foiblesse  
Et l'aveugle crédulité;  
Se faire avec impunité

Payer en Rois de leur mollesse  
Et de leur inutilité?

FAUT-IL enfin, loin des scandales,  
T'offrir dans d'humbles Pénitens,  
Couverts du voile des Vestales,  
D'incestueux Sardanapales  
Livrés au délire des sens,  
Entre les bras de leurs béates  
Louant le Ciel épouvanté;  
Victimes de la volupté,  
Erigeant en sacrés stigmates  
De leurs lubricités ingrates  
Le châtiment trop mérité?

MAIS non. Dans leur ignominie  
N'allons point tremper nos crayons,  
Profaner les dons d'Uranie,  
Du Dieu, créateur du génie,  
Obscurcir l'éclat des rayons

Laiſſons plutôt, moins équitables,  
Tomber le voile de l'oubli  
Sur ces ſcenes épouvantables  
De leurs forfaits trop véritables,  
Par qui notre être eſt avili.  
Laiſſons leur molleſſe hypocrite,  
Sous la cendre aux pieds des autels,  
Affectant l'aſtere mérite  
De la vertu qu'elle a proſcrite,  
Impoſer aux yeux des mortels. . . :  
Ah ! que ne puis-je, exempt de crainte ;  
M'arracher au joug impoſteur  
D'une déſolante contrainte ;  
A l'aide d'un fil enchanteur  
Sortir de l'affreux labyrinthe  
Où m'entraîna l'art ſéducteur !  
Que ne puis-je imiter Dédale  
Dans ſon vol artificiel,  
Franchir la barrière infernale,  
Et m'ouvrir la route du Ciel !

Dij

LOIN de ces antres homicides,  
Tombeau des arts, des agrémens,  
Séjour des mânes parricides  
Des Ravailacs & des Cléments,  
Dans les bras de la poésie,  
Je volerois, fêchant mes pleurs,  
Savourer la douce ambrosie  
De ses délicieuses fleurs.  
J'irois dans ces belles retraites,  
Dans ces bocages animés,  
Au fond de ces routes secrètes,  
Sous ces ombrages parfumés  
Du pur encens des violettes,  
Aux profanes esprits fermés,  
L'olympé des tendres Poètes  
En Dieux champêtres transformés,  
Aux pieds de leurs objets aimés  
Montant les sons de leurs musettes  
Au ton des touchantes Fauvettes,  
Et des Rossignols enflammés;



Ou sur ces rives enchantées,  
Près de ces sources argentées,  
Semant les trésors dans leur cours,  
Où les Chaulieux, où les Horaces  
Venoient, conduits par les Amours,  
Faire d'heureux larcins aux Graces,  
Qui s'y baignoient dans les beaux jours;  
Dérober tantôt leur ceinture,  
Tantôt les fleurs de leur coëffure,  
Toujours quelques nouveaux atours.  
J'irois sur-tout avec Lucrece  
Dans ces jardins toujours fleuris,  
Dont son Maître embellit la Grece,  
Où dans le char de la Pareffe,  
Nonchalamment avec les Ris,  
Vient se promener la Sageffe,  
Qui lui prodigue avec largeffe  
Ses dons suivis d'un doux souris.  
Là, Roi, libre de servitude,  
Exempt des préjugés des fots;

Foulant aux pieds la multitude,  
Riant des terreurs des cagots;  
Brisant les fers de l'habitude,  
Bravant l'erreur & ses complots;  
Sans remords, sans inquiétude,  
M'élevant au-dessus des flots,  
Du doute & de l'incertitude,  
Régnant sur le sombre cahos;  
Au sein de la béatitude,  
Sur les roses, sur les pavots,  
Sans dégoût & sans lassitude,  
Je distribuerois mon repos,  
Entre l'indolence & l'étude,  
Les jeux du Pinde & de Paphos,  
Mes amis & la solitude.

TA voix, pure & simple Nature,  
Seroit ma souveraine loi:  
Toute autre seroit imposture;  
Et je craindrois de faire injure.

A la raison, d'y donner foi.  
Je remettrois dans ta main sage  
Les rênes de mes passions,  
Vivant sous ton doux esclavage,  
Au gré de tes impressions,  
Tel qu'un ruisseau dans la prairie,  
Qui, libre des chaînes de l'art,  
Ne suit que la pente chérie,  
Que ta main lui creuse au hasard.

Je n'irois point, loin de ta trace,  
Chercher les foins dans les palais,  
Ramper dans l'orgueilleuse classe  
Des Grands, fiers tyrans de la paix,  
De leurs flatteurs grossir la liste,  
Briguer le mercénaire affront  
D'être leur vil panégyriste,  
Ou leur méprisable bouffon.  
Jaloux de mon calme suprême,  
Riche des dons qu'offre ta main,

Je ne me baifferois pas même  
Pour ramasser le diadème,  
Qui brilleroit sur mon chemin.

L'HUMBLE Berger, sur la fougere,  
Qui peut nouer les beaux cheveux,  
Parer le sein de sa Bergere,  
Emporteroit plutôt mes vœux,  
Que le Prince couvert de gloire,  
Régnant sur des peuples nombreux:  
Du haut du char de la victoire,  
Le Prince est grand, le Pâtre heureux.

VIVANT dans la douce ignorance  
Des vains projets, des vains desirs,  
Sans lendemain, sans espérance,  
Je jouirois de mes loisirs:  
J'aurois, dans mon indifférence,  
L'or & la pourpre & les plaisirs.  
Le soin d'être en secret utile

Au

Au trône, à la société,  
Entreroit seul dans mon asyle;  
Tout autre feroit rebuté.  
Indépendant du cours des choses,  
Et bravant les métamorphoses  
Que fait au sort prendre le tems,  
Je semerois tous mes instans  
D'une riche moisson de roses;  
Pour le sage, dans tous les tems,  
Il en est en foule d'éclofes:  
Toute sa vie est un printems.

Ainsi couleroit mes années,  
Par la nature couronnées  
Au sein des plaisirs vertueux,  
Dans tout leur cours plus fortunées;  
Que n'est l'instant voluptueux,  
Où, plein de son tourment qu'il aime,  
Errant au milieu des roseaux,  
Zéphyr surpris, surprend lui-même

Flore sortant du sein des eaux,  
Sans autre habit que le nuage  
D'une pudeur tendre & sauvage,  
Où l'or de ses cheveux épars,  
Voile tissé par la Nature,  
Pour défendre sa beauté pure  
De la licence des regards;  
Mais voile qu'aisément déchire  
L'Amant, aux yeux vifs & perçans,  
Et dont l'ombre même conspire  
Au trouble délicieux des sens.

MAIS l'âge fuit, & le tems coule.  
La fleur, comme l'herbe, pâlit;  
Et le fleuve pompeux, qui roule  
Au loin dans un superbe lit,  
Qui voit ses flots renaître en foule  
Dans les vallons, qu'il embellit,  
Comme l'humble ruisseau, s'écoule,  
Et dans la Mer s'ensevelit.



Mes ans, mes jours auroient leur terme :  
Ils finiroient, mais sans déclin ;  
Et je saurois, par un cœur ferme,  
Me rendre insensible à leur fin.

LA mort, qui sur la terre entière  
Répand l'horreur de ses exploits,  
Qui foule aux pieds la pourpre altière  
Des Rois dont nous suivons les loix,  
Et qui, sanglante & meurtrière,  
Forçant des gardes la barrière,  
Vole, fait entendre sa voix  
Jusques au fond du sanctuaire,  
Où repose l'orgueil des Rois ;  
Ce Géant, au monde terrible,  
De nos demi-Dieux triomphant,  
Sous sa forme la plus horrible  
Seroit pour moi moins qu'un enfant.  
Levant son voile avec courage,  
Ecartant son noir appareil,

De l'erreur méprisable ouvrage ;  
Toujours à moi-même pareil,  
Je la faîsirois sous l'image  
D'un doux repos, d'un doux sommeil,  
Qui ne peut être pour le sage  
Suivi que d'un plus doux réveil,  
Ou sous la vapeur d'un nuage  
Qui cachoit l'éclat du soleil.

MAIS, où s'égare ma pensée,  
Hélas ! peut-être trop sentée  
Dans ses égaremens divers ? . . .  
O Dieux ! quel surcroît de revers,  
Si ton amitié peu discrète  
Tiroit de leur ombre secrète,  
Et produisoit au jour ces vers,  
Où sans apprêt, où sans mystère,  
Je dévoile mon caractère,  
Pour mon malheur, franc de travers,  
Déjà je vois d'affreux nuages

S'assembler sur mon horison :  
Les vents sifflent, & les orages  
Grondent autour de ma prison.  
Je vois l'orgueilleux Cagotisme,  
Sous un vil froc louchant le Ciel,  
Dans la coupe du Fanatisme  
Avalant à longs traits le fiel,  
Me noircir de ses propres crimes,  
Pour avoir osé, dans ces rimes,  
Fidèle au vrai, penser sans art ;  
Sous des couleurs trop légitimes  
Crayonnant les sages maximes  
D'une raison pure & sans fard.

Je vois l'ignorance offensée  
D'une populace insensée  
Contre moi soulever ses flots,  
Intéresser la vertu même,  
Thémis, & le pouvoir suprême,  
Dans la trame de ses complots ;

Et prétextant les droits célestes,  
Le glaive & l'anathème en main,  
De mes jours poursuivre les restes  
Flétris par son joug inhumain.

De la caverne au jour fermée,  
Sort l'Envie, aux yeux vigilans,  
Farouche, inquiète, alarmée,  
En proie aux Soucis violens,  
Je la vois, de rage animée,  
Traverser mes pas chancelans,  
Le front couvert, la main armée  
D'aspics dans l'ombre étincelans,  
Ouvrant une gueule enflammée,  
S'agitant par d'affreux élans,  
Dardant leur langue envenimée,  
D'écumes & de poisons brûlans  
Couvrant ma vertu diffamée,  
Mes mœurs & mes foibles talens.  
Sauve-moi de l'âpre morsure

De ces insectes ténébreux,  
Nourris du fiel de la censure,  
Moins vils encor que dangereux :  
Je connois trop leur violence :  
N'ajoute point à mes malheurs.  
Laisse, dans la nuit du silence,  
Périr ces fruits de mes douleurs.

SANS bruit, sous l'ombre du mystère,  
Eleve inconnu d'Apollon,  
Je veux toujours, en Solitaire,  
Errer dans le sacré Vallon.  
Je veux, sans avoir rien à craindre  
Pour ma vertu, pour mon repos,  
Seul à l'écart, sans me contraindre,  
Toujours chanter loin des échos.

JE ne suis point jaloux d'estime :  
Je hais l'éclat d'un vain renom  
Qui souvent est le prix du crime

Que met en jeu l'ambition.  
D'un sort cruel déjà victime,  
Voudrois-je encor l'être d'un nom ?  
Pour un éclair, souvent funeste,  
Voudrois-je, ivre d'un fol orgueil,  
Du seul agrément qui me reste,  
Me faire un tourment, un écueil ?

INSTRUIT par la Philosophie,  
Je vois un tyran dans l'honneur ;  
Je vois que qui lui sacrifie,  
S'il est heureux, perd son bonheur.  
D'ailleurs, à côté de la Gloire  
Je pourrois trouver le Mépris ;  
Jusqu'au temple de Mémoire  
Il fuit le char des Beaux-Esprits.  
En vain d'un séduisant mensonge,  
Apprêtant l'aimable poison,  
L'amour-propre dans un doux songe  
Voudroit endormir ma raison ;

Je



Je renonce, en sage qui pense,  
Aux lauriers d'épines couverts,  
Qu'à ses adorateurs dispense,  
Par le Public, le Dieu des Vers ;  
J'ai dans ton goût ma récompense,  
Ton suffrage m'est l'Univers.





## AVERTISSEMENT.

*N*ous avons cru devoir joindre aux Soupirs du Cloître, l'Épître à l'Amitié, du même Auteur, que nous avons trouvée dans le second Tome de l'Elite des Poésies fugitives, & qui semble devoir être mieux placée à la suite d'un Poëme auquel elle devoit servir de pendant.

---

---

# E P I T R E

## A L'AMITIÉ.

Noble compagne des disgraces,  
Sœur & rivale de l'Amour,  
Sans ses défauts, ayant ses graces,  
Et ses plaisirs sans leur retour,  
Qui t'enrichis, qui nous console,  
Des pertes cheres & frivoles,  
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour,  
O toi, dont les douceurs chéries  
Font l'objet de mes rêveries,  
Entre ces fleurs, sous ce berceau,  
AMITIÉ, doux nom qui m'enflamme,  
Befoin délicieux de l'ame,  
Je reprends pour toi le pinceau.

F ij

MAIS où t'adresser mon hommage ?  
Où te trouver, charme vainqueur ?  
Quels lieux embellit ton image,  
Comme elle est peinte dans mon cœur ?  
Au sein des Cités répandue,  
Cherchant l'opulence & les rangs,  
Vas-tu, complaisante, assidue,  
Languir à la suite des Grands ?  
Te trouverai-je confondue  
Dans la foule de tes tyrans ?  
Mais non ; ce n'est que ton fantôme  
Qu'on voit errer sous les lambris.  
Des ruines & des débris,  
L'ombre des bois, un toit de chaume,  
De noirs cachots font ton pourpris.

Tu fuis le faste & l'imposture,  
Tu vas, loin des folles rumeurs,  
Chercher au sein de la Nature,  
La paix, l'égalité, les mœurs.

Sous le foyer qui l'a vu naître,  
Tu prends plaisir à visiter  
Le Sage occupé de son être,  
Le seul qui sache te connoître,  
Le seul qui sache te goûter.  
Tu viens dans les belles soirées;  
Quand les jeunes Amans des fleurs,  
A leurs beautés défigurées  
Rendent la vie & les couleurs :  
Tu viens sans bruit, mais gaie & tendre,  
Tu viens avec la Liberté  
Agréablement le surprendre,  
Sous le tilleul qu'il a planté;  
Et sans attendre qu'il t'invite,  
Tu cours, aimable Parasite,  
T'asseoir à table à son côté;  
Te rapprochant des mœurs antiques,  
Et préférant les mœurs rustiques,  
Sur sa table servis sans choix,  
A ces festins Asiatiques,

Où l'on s'ennuye avec les Rois.  
Dans cette sage & libre orgie,  
Quels traits, quel mélange charmant  
Et de candeur & d'énergie,  
Et de sublime & d'enjouement!  
Quel long & doux épanchement  
D'esprit, de cœur, de caractère!  
Quel intérêt! quel agrément!  
Quel plaisir pur que rien n'altère!  
La nuit n'est pour vous qu'un moment;  
Et le soleil vous trouve encore  
Au milieu des parfums de Flore,  
Sous le tilleul, la coupe en main,  
Libres des soins du lendemain,  
Dans le sein de la confiance,  
Disputans d'arts & de science,  
Et des erreurs du Genre Humain.

O joie! ô douceur inconnue  
Au vice, à la frivolité!



Viens donc ainsi, Nymphé ingénue,  
Porter dans mon obscurité  
Le jour de la félicité.  
Parois sous ce berceau champêtre,  
Et, par ta présence éclaircis  
Les vapeurs qu'autour de mon être,  
Exhale l'essaim des fouscis.  
Fais succéder ta douce flamme,  
Au feu rapide & destructeur,  
Qu'allument encor dans mon ame  
L'âge, & ton frere séducteur.  
Sois mon oracle & mon modele,  
L'appui, la compagne fidele,  
Et le témoin de tous mes pas.  
Sans tes solitaires appas,  
Que sont les douceurs de la vie,  
Les biens les plus dignes d'envie? ...  
Qu'est-ce que tout où tu n'es pas?

Je vois, sous la pourpre suprême,

Entre les bras du bonheur même,  
Gémir les Dieux du Genre Humain,  
Poser l'orgueil du diadème  
Et la foudre qu'ils ont en main,  
Et s'échappant, loin de leur temple,  
A l'Univers qui les contemple,  
Dans l'ombre te chercher en vain.  
Je les vois desirer d'être hommes;  
Envier l'état où nous sommes,  
Pour se reposer dans ton sein.

SANS toi l'homme s'affaïsse, & tombe  
Dans le néant de la langueur,  
Arbrisseau foible & sans vigueur,  
Il cede aux vents, il y succombe,  
Et rampe en proie à leur rigueur.  
A l'abri même des tempêtes,  
Au milieu des jeux & des fêtes,  
Son cœur s'abat & se flétrir;  
Tel qu'une vigne fortunée,

Qui

Qui loin de l'Aquilon fleurit,  
Sous un ciel pur qui lui sourit,  
A sa foiblesse abandonnée,  
Vers le sable penche entraînée,  
Et sous ses propres dons périt.

PAR toi, l'homme augmente son être,  
Il se reproduit dans autrui,  
Et sous le dais & sous le hêtre,  
Tu lui fais moins sentir l'ennui  
Ou mieux goûter le plaisir d'être;  
Par la douceur de ton appui;  
De ses besoins vive interprete,  
Malgré ses soins à les cacher,  
Tu vas, généreuse & discrete,  
Par la route la plus secrete,  
Au fond de son cœur les chercher.  
Tu le calmes dans ses allarmes,  
Tu taris le cours de ses larmes,  
Tu romps l'effort de sa douleur,

Et tu retiens, & tu désarmes  
Son bras armé par le malheur.  
Tu portes plus loin tes services,  
Tu l'arraches du sein des vices;  
Heureuse dans l'art d'émouvoir,  
Ta voix, aussi douce que libre,  
Par son insinuant pouvoir,  
Remet son cœur dans l'équilibre,  
Et le rappelle à son devoir.  
Quel est ton suprême mérite !  
Seul bien qu'il doive souhaiter,  
Tu lui restes, quand tout le quitte,  
Sans lui laisser rien regretter.

VIENS donc, compagne chaste & pure,  
Fille du Ciel, objet vainqueur,  
Viens sous mon toit, viens dans mon cœur,  
Habiter avec la Nature !  
Du fond de mon obscurité,  
Je t'appelle sans imposture ;

J'ignore la cupidité.

Ah ! si dans mon indifférence,  
Par toi je me laisse charmer,  
C'est sans projet, sans espérance,  
J'aime pour le plaisir d'aimer.

Qu'un autre, dégradant son être,  
Aille, sous ton nom, courtoiser  
Ces Grands, si peu dignes de l'être,  
Que l'on apprend à mépriser,  
En apprenant à les connoître.  
Profanant tes sacrés liens,  
Que, dans l'ombre, son ame vile  
En fasse un instrument servile,  
Pour n'usurper que de faux biens.  
Pour moi, de ta beauté suprême,  
L'esprit frappé, le cœur épris,  
Je ne cherche en toi que toi-même ;  
Toi seule, à mes yeux, fais ton prix.

Gij

MAIS quoi ! se peut-il qu'on r'immole,  
Source féconde en vrais trésors,  
Au foible espoir d'un bien frivole,  
Qui de nos mains fuit & s'envole,  
Et ne laisse que des remords ?  
Que font un sceptre, une couronne,  
Un dais que la foudre environne,  
Au prix d'un seul de tes transports ?

DISPAROISSEZ, vapeur légère,  
Vuide aliment du fol orgueil,  
Grandeur, richesse mensongère,  
Qu'engloutit la nuit du cercueil !  
Vain simulacre qu'on renomme,  
Du monde réel ennemi,  
Fuyez . . . il me suffit d'être homme,  
Et d'avoir un fidele ami.

O tendre moitié de mon être,  
Objet divin, sois rassuré !



Ose éprouver, ose connoître  
Mon cœur par l'honneur épuré !  
Tu le verras toujours fidele,  
Suivre ton char dans les déserts,  
T'aimer, t'adorer dans les fers,  
Et te trouvant toujours plus belle,  
Trouver dans ton sein l'univers.

MAIS aussi daigne me conduire,  
Daigne dans mon choix m'éclairer,  
En te cherchant je puis errer,  
Mon cœur trop facile à séduire,  
Par son penchant peut m'égarer :  
Je pourrois devenir, peut-être,  
Ami, comme on devient amant :  
Un amant aime sans connoître ;  
L'Amour est l'enfant d'un moment.  
Qu'au-dessus des folles tendresses,  
A la raison je sois soumis :  
Le Sentiment fait les Maîtresses,

---

Et la Raïson fait les amis.

Vers ton Temple regle ma marche,  
Veille, préviens toute démarche,  
Dont je pourrois me repentir,  
Et ne laisse sur mon passage,  
Que cœurs bien faits, dignes du Sage,  
Nobles & vrais, nés pour sentir.

ÉCARTE ces cœurs intraitables,  
Toujours d'eux-mêmes différens,  
Altiers, bizarres, indomptables,  
De leurs amis jaloux tyrans;  
Ces cœurs équivoques & sombres,  
D'éternels soupçons accablés,  
Enveloppés d'épaisses ombres,  
Même avec toi dissimulés;  
Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,  
Fiers de paroître protéger,  
Dont l'insultante bienveillance

T'avilit sans te soulager.  
Ces cœurs qu'accable un faste extrême,  
Froids, stériles, inanimés,  
Insensibles au bien suprême,  
Au bien d'aimer & d'être aimés;  
Ces cœurs légers, ces esprits vuides,  
D'objets nouveaux toujours avides,  
Ardens & glacés tour-à-tour,  
Qui, sans repos, sans consistance,  
Te font, livrés à l'inconstance,  
Autant d'outrages qu'à l'Amour;  
Ces cœurs vers la terre sans cesse,  
Par leur propre poids entraînés,  
Pétris des mains de la bassesse,  
Par l'or à ton char enchaînés,  
Qui, prévoyant de loin l'orage,  
Sans bruit désertent tes lambris;  
Par un lâche & dernier outrage,  
Ne retournant dans ton naufrage,  
Que pour t'en ravir les débris;

Ces cœurs affreux, ces cœurs infames,  
Contre leurs bienfaiteurs trompés,  
Marchant dans l'ombre, enveloppés  
De noirs complots, de sourdes trames,  
Et qui, sous ton sacré manteau,  
De la rampante perfidie,  
Par les ténèbres enhardie,  
Cachant l'homicide couteau,  
Volent en leur fureur tranquille,  
D'un air affable & caressant,  
Dans tes bras, leur unique asyle,  
T'assassiner en t'embrassant;  
Ces esprits faux, vains & futiles,  
Aussi mal-faisans qu'inutiles,  
Du blâme avides écumeurs,  
Par l'organe de qui circule  
Le fiel amer du ridicule,  
Sur les talens & sur les mœurs,  
Dont la méchanceté frivole  
Te perd gaiement pour un bon mot,

Et,

Et, pour prix de tes soins, t'immole  
Au vil amusement du sot.

Je veux, me respectant moi-même,	"
Que mon ami me fasse honneur;	"
Qu'on m'estime par ce que j'aime.	"
L'estime est le premier bonheur.	"
Qu'un double lien nous unisse,	"
Mais par d'irréprochables nœuds;	"
Je n'en veux point dont je rougisce:	"
Qui peut rougir n'est plus heureux.	"

MAIS dans ce calme des prairies,  
De mes profondes rêveries,  
Qui rompt le fil intéressant?...  
Un jour plus pur dore ces rives,  
Le verd de ce berceau naissant  
Devient plus doux, ces eaux plus vives,  
Et ce zéphyr plus caressant.  
O charme! ô joie inattendue!



Je vois sous ces ombrages frais,  
Je vois l'Amitié descendue !  
Mon cœur me rappelle ses traits :  
Paré des mains de la Nature,  
Son visage brille sans fard,  
Ses yeux charment sans imposture,  
Son front s'épanouit sans art.  
Sur ses lèvres avec les Graces,  
Siege l'utile Vérité ;  
La paix, les mœurs, la liberté,  
Suivent son char, sement ses traces  
Des roses de la Volupté.  
O toi, l'honneur de la Nature,  
Belle des outrages du tems,  
Dont notre Hiver fait le Printems ;  
Passion d'un cœur qui s'épure,  
Asyle de tous les instans,  
Nymphé, dont j'adore l'image,  
Qui viens à moi les bras ouverts,  
Reçois mon éternel hommage.



C'est toi qui m'inspiras ces vers ;  
Embellis-les de tous tes charmes,  
Qu'avec de si puissantes armes,  
Ils parcourent tout l'Univers ;  
Moins pour conquérir les suffrages,  
Pour ravir l'encens des Mortels,  
Que pour forcer leurs cœurs volages  
A le brûler sur tes autels.

F I N.

C'est un grand plaisir de voir  
 l'ordre des de tous les choses  
 Qu'on de la puissance en  
 le parait tout l'univers  
 Mais pour connaître les choses  
 Pour savoir les choses des choses  
 On peut faire tout ce qu'on veut  
 A la fin de la vie

2 AP 57

